
VITTORIO EM. III

RELATION

DE L'EXPÉDITION

D'ÉGYPTE.

Cet Ouvrage se trouve chez les Libraires suivans :

BASLE, J. DECKER.
BERLIN, METTRA.
BORDEAUX, AUDIBERT-BURKEL et Cie.
BRESLAW, G. TH. KORN.
FLORENCE, MOLINI.
GENÈVE, PASCHOUD, MANGET.
HAMBOURG, P. F. FAUCHE et Cie.
LAUSANE, L. LUQUIENS ainé.
LUCERNE, BALTAZAR, MEYER et Cie.
LYON, TOURNACHON MOLIN.
ORLÉANS, BERTHEVIN.
STOCKOLM, G. SYLVERSTOLPE.
ST.-PÉTERSBOURG, WEITBRECHT.
STRASBOURG, LEVRAULT.
VIENNE, DEGEN.

RELATION DE L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE,

Suivie de la Description de plusieurs des monumens de cette contrée, et ornée de Figures;

PAR CHARLES NORRY,

Membre de la Société Philotechnique, et l'un des architectes attachés à l'Expédition; de retour en France depuis quelque tems.



PARIS,

Chez CHARLES POUGENS, quai Voltaire, N.o 10.

Et

MAGIMEL, quai des Augustins, N.o 73.

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE.

INTRODUCTION.

La multitude de questions qui m'ont été faites par mes amis depuis mon retour d'Egypte, m'a déterminé à leur écrire une relation rapide de mon voyage, divisée en deux parties distinctes : la première, concernant l'expédition ; et l'autre, contenant des observations relatives aux arts et à l'état actuel de ce pays. Plusieurs d'entre eux m'ayant engagé de publier cette relation comme pouvant inspirer quelque intérêt, j'ai cédé à ce motif, non sans compter sur l'indulgence du public. Mais l'essentiel étant de rapporter des détails vrais, c'est à quoi je me suis principalement attaché.

Comme tout ce qui tient au combat

naval d'Aboukir peut et doit intéresser, et que j'ai recueilli à de bonnes sources des détails sur notre disposition avant ce combat, ainsi que sur les forces et les pertes des Anglais, j'ai gravé un petit plan de la rade, et j'y ai indiqué la position de notre escadre au moment où elle a été attaquée. Un tableau placé auprès, rend compte des forces des Anglais, et des pertes qu'ils ont faites.

Pour diriger les personnes qui liront cette relation, j'ai cru utile de présenter la portion de l'Egypte dont je parle, et la situation des lieux que je décris : un petit plan précédera l'ouvrage pour remplir ce but.

J'ai placé à la fin la liste des savans et artistes qui ont suivi l'expédition, et le tableau des membres composant l'Institut d'Egypte.

Les dessins de trois monumens antiques, placés à Alexandrie, et dont jusqu'ici les auteurs n'ont pu donner les mesures exactes par les difficultés de se les procurer, m'ont paru devoir être joints à cette relation. Ces trois monumens sont, la cuve en brèche égyptienne, l'obélisque de Cléopâtre, et la colonne de Pompée : j'en parle dans la deuxième partie. Les dessins avec leurs dimensions détaillées, formeront le complément de ce que j'en ai dit. J'ai cru seulement devoir entrer dans les détails des procédés dont nous avons fait usage pour monter sur la colonne et prendre les divers diamètres du fût.

Enfin, j'ai joint aux figures ci-dessus une petite perspective des trois Pyramides près de Gisé ; celle du premier plan est la plus colossale qui soit en Egypte.

ERRATA.

Page 50, lig. 21 ; trois capitaines de haut-bord , et trois autres passagers blessés au combat ; *lisez ;* trois capitaines de haut-bord blessés au combat , et trois autres passagers.

RELATION

DE L'EXPÉDITION

D'ÉGYPTE.

PREMIÈRE PARTIE.

UNE expédition secrète se préparoit ; tout ce qui devoit la composer étoit rendu à Toulon le 20 floréal de l'an 6 : un mouvement général animoit cette ville ; de braves légions, d'excellens généraux, des savans distingués, des artistes et des artisans, au milieu d'une foule de marins, attendoient le moment de s'embarquer. Le port et la rade étoient couverts de vaisseaux. Le général Bonaparte, l'ame de l'expédition, venoit d'arriver : il visita l'escadre, qu'on avoit pavoisée pour le recevoir. Enfin, on n'attendoit plus qu'un vent favorable : le 30 il souffla ; on tira le canon de départ, on

déploya les voiles, et le 1.er prairial nous sortîmes de la rade sur quinze bâtimens de guerre, accompagnés de plus de deux cents bâtimens de transport. Les curieux étoient sur la côte à nous voir défiler, et la musique de nos bords se faisoit entendre au loin. Notre navigation fut heureuse, mais longue; la nécessité où nous étions d'attendre les bâtimens de transports pour les protéger, nous rendoit souvent stationnaires. Nous passâmes à la vue des îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile. Après vingt jours de marche, nous découvrîmes celle du Goze (l'île de Calipso). Le 21, nous étions devant Malte, où nous trouvâmes un convoi de plus de soixante voiles, qui venoit de Civita-Vecchia pour se réunir à nous. Le 22, à huit heures du matin, les hostilités commencèrent; le 23 on fit une suspension d'armes; le 24 les articles furent signés, et le 25 nous entrâmes dans le port.

Pendant que le Général détruisoit la puissance politique de Malte, et organisoit cette place, la plus forte qui soit peut-être, descendus de nos bords, nous étions occupés d'en examiner les admirables fortifications:

la beauté de la ville construite aux dépens du rocher sur lequel elle est établie ; la solidité et la régularité des bâtimens ; les moyens intérieurs qu'on y a combinés pour les abreuver d'eau, amenée de plusieurs milles par un aqueduc ; ceux employés pour en évacuer les immondices par des canaux souterrains. Nous parcourions plusieurs beaux édifices ; l'église S. Jean, dont les voûtes sont remplies de peintures du Calabrèse ; le palais du grand-maître, dans lequel est située une des plus belles méridiennes connues : près de là, une bibliothèque renfermant des manuscrits précieux, ainsi que quelques fragmens de monumens phéniciens et grecs.

Après avoir laissé à Malte une garnison de trois mille hommes, emmené sur nos bords une légion de Maltais et quelques centaines de Turcs qui s'y trouvoient esclaves, nous sortîmes du port le 1.er messidor, et fîmes voile sur la pointe de Candie. Les Anglais, qui nous cherchoient depuis Toulon, où ils nous avoient manqués, arrivèrent devant le port de Malte deux jours après notre départ : ils y virent flotter le

drapeau tricolor, et se dirigèrent aussitôt sur Alexandrie par la ligne la plus droite. Comme nous occupions leur gauche, ils passèrent sans nous rencontrer, et arrivèrent devant cette ville. Les Turcs leur refusèrent l'entrée du port. Ils nous attendirent deux jours dans cette position. Ne nous voyant point arriver, ils pensèrent que nous serions peut-être dans l'Archipel ou vers Alexandrette ; ils y coururent. A peine étoient-ils partis, que nous arrivâmes à la vue de la Tour des Arabes, à dix lieues d'Alexandrie. Nous étions alors au 13 messidor ; il y avoit quarante-trois jours que nous avions quitté Toulon. Le consul de France (Magallon, neveu de celui qui accompagne Bonaparte), vint à bord du vaisseau amiral (l'Orient), que montoit le général Bonaparte ; il lui apprit l'apparition des Anglais. Le Général fit aussitôt prendre à l'escadre une position propre à soutenir un combat, en cas qu'ils revinssent promptement ; et ce jour même, malgré une mer furieuse, les canots de tous les bords mirent à terre quatre ou cinq mille hommes qui abordèrent près du Marabou, et s'avancèrent vers la colonne de Pompée,

ayant à leur tête le Général en chef, les généraux Desaix, Kléber, Menou, etc.; ils n'avoient ni artillerie ni cavalerie. Le général Bonaparte disposa sa petite armée sur trois colonnes, et se plaça à celle du centre avec le général Kléber : le 14, ils se portèrent de la colonne de Pompée sur Alexandrie, montèrent à l'assaut, chassèrent les Mamelouks et les Arabes qui défendoient l'enceinte de la ville, et y entrèrent après leur avoir tué environ trois cents hommes. Les vaisseaux de transport furent mis sur-le-champ à l'abri dans le port vieux, et le débarquement général se fit de suite. Quelques jours après, les bâtimens de guerre, tourmentés par la mer, ne pouvant entrer dans le port vieux dont on n'avoit pas encore sondé la profondeur, se retirèrent dans la rade d'Aboukir. Les Anglais ne parurent point ainsi qu'on l'avoit imaginé. Enfin, le 16, nous étions tous dans Alexandrie; et le 19 tout y étoit organisé. Ce même jour, le Général en chef en partit (1), et

(1) En arrivant, il avoit fait assembler tous ceux qui avoient du pouvoir : il leur exposa les motifs de l'invasion de l'Egypte; leur demanda leur serment

laissa le commandement de la place au général Kléber, blessé à la tête d'un coup de feu lors du combat.

Jusque-là, les soldats couchés pêle-mêle dans les rues, cherchèrent de l'ombre contre une chaleur de 26 degrés, ainsi qu'à se préserver des moustiques ; ils abattirent les tiges d'un bois de palmiers placé près de la ville, et se fabriquèrent, avec leurs branches et quelques piquets, un camp sur la plage : de notre côté nous obtînmes quelques logemens dans cinq à six maisons d'Européens. Nous ne communiquâmes qu'extérieurement avec les Turcs (1), qui ne furent

de ne point trahir les Français ; il en laissa plusieurs dans les places qu'ils exerçoient. L'un d'entre eux, Coraïm, devint traître ; il conserva des intelligences avec les Mamelouks. Il fut conduit au Caire, jugé, et décapité.

(1) Quelques désordres causés à Malte par la troupe, avoient fait prendre au général Bonaparte des arrêtés sévères, qui avoient été lus à tous les bords ; ils déterminoient, entre autres, que quiconque s'introduiroit dans les maisons des Turcs, violeroit leurs femmes, entreroit dans les mosquées, seroit fusillé. Tout fut respecté ; il n'arriva aucune transgression à ces arrêtés, si nécessaires pour la sûreté de l'armée.

obligés à aucune charge envers l'armée : nous respectâmes leurs usages, leurs maisons, leurs temples ; ils furent seulement subordonnés, dans l'exercice de leurs lois et de leur police, au commandant de la place.

Le Général s'avançoit à travers le désert (1) en dirigeant son armée sur deux lignes, partie sur Rosette, dont il vouloit s'emparer, et partie sur Rhamanié, ville située sur le bord du Nil où commence l'embranchement du canal d'Alexandrie. Après avoir laissé une garnison à Rosette (2), où il n'éprouva nulle résistance, et une à Rhamanié, il remonta le fleuve, ayant auprès de l'armée une flottille pour porter des munitions et combattre celle

(1) Les troupes n'avoient pas conservé avec assez de soin les provisions qu'elles avoient reçues pour traverser le désert ; elles éprouvèrent des besoins extrêmes : la chaleur qu'il faisoit achevoit de les exténuer. Arrivées sur les bords du Nil, elles ne manquèrent de rien ; elles eurent en abondance le grain, des pigeons, du lait, des melons d'eau. Les paysans, d'une ignorance stupide, préféroient d'être payés de ce qu'ils vendoient, avec des boutons d'habits, bien brillans, au lieu d'écus ou d'autres monnoies.

(2) Il y laissa le général Menou pour commander une partie de la basse Egypte.

des Mamelouks, qu'il chassa sur plusieurs points et en diverses rencontres, ainsi que quelques corps d'Arabes qui le harceloient. Il continua sa marche jusque près de Gisay, où Mourad-bey avoit rassemblé toutes ses forces, et disposé son armée près du village appelé Embabeh. Le général Bonaparte fit de son côté ses préparatifs, et remporta cette fameuse victoire (1) appelée bataille des Pyramides ; une partie de l'armée des Mamelouks fut exterminée, une autre partie se noya dans le Nil, en s'y précipitant dans sa fuite; le reste se dispersa vers la haute Egypte pour aller se rallier sous Mourad-bey, qui fut entraîné dans la déroute générale.

Le Général en chef ne tarda pas à recevoir des députations des notables du Caire et des principaux ministres du culte; il fut reçu avec soumission des habitans de cette ville, dont la populace s'étoit portée au pillage pendant le combat, dans les maisons des beys et des cachefs. L'armée traversa le Nil sur une mul-

(1) C'est à la suite de cette bataille que les soldats firent beaucoup de butin sur les Mameloucks tués; l'armée prit aussi environ cinq cents chevaux arabes et autant de chameaux.

titude de barques et entra triomphante dans la ville. Ibrahim-bey, l'ennemi secret de Mourad, son concurrent, s'étoit disposé à partir dans le cas où le combat lui deviendroit désavantageux ; il avoit préparé une riche caravane composée de ses femmes (1), de ses trésors et de ses esclaves : il s'enfuit vers la Syrie, protégé par les Mamelouks ; et le pacha du Grand-Seigneur, résidant au Caire, l'y suivit. Bonaparte, après avoir chargé le général Desaix de poursuivre sans relâche Mourad-bey vers la haute Egypte, où il venoit de se réfugier, et après avoir laissé une partie de l'armée dans la ville, se porta sur Ibrahim, qui parvint assez à tems dans les déserts de la Syrie pour lui échapper,

(1) Sa femme légitime avoit pris sous sa garde vingt-sept Français qu'on avoit arrêtés au Caire à la nouvelle de l'invasion ; elle les avoit placés dans sa maison : au moment qu'elle partit pour se réunir à son époux, elle leur laissa des vivres et des armes, leur recommandant d'être en garde même contre ses propres domestiques. Cette femme vertueuse et humaine partit avec son mari. Il n'arriva rien aux vingt-sept Français, qui sortirent après le succès de la bataille.

il tomba sur ses derrières et lui tailla en pièces quelques hommes. Il revint aussitôt, et eut occasion, dans son retour, de dégager des mains des Arabes du désert la caravane de Maroc, accompagnée des pélerins de la Mecque. Cette riche proie dont s'étoient déjà emparés ces pillards, fut rendue aux marchands. Il rentra ensuite au Caire, où il s'occupa des détails généraux et particuliers de l'administration intérieure de la basse Egypte. Déjà il avoit fait passer une garnison à Damiette et une à Mansoura, ville remarquable par les désastres de l'armée des croisés sous S. Louis. Il s'occupoit de faire établir des lazarets dans Alexandrie et Damiette pour obliger tout bâtiment venant des échelles du Levant de faire quarantaine avant d'entrer en Egypte, afin d'éloigner à l'avenir tout germe de maladie pestilentielle venant du dehors. Dans le même tems il ordonnoit, par mesure de salubrité, de nettoyer et laver les maisons et les rues avec soin ; de faire prendre l'air aux marchandises, aux vêtemens ; ces précautions étoient dictées par une sage prévoyance pour l'avenir. L'exemple de quinze à vingt Turcs

morts de la peste lors de notre arrivée (1), en faisoit une loi impérieuse.

Le Nil débordoit; le Général ouvrit, avec la pompe qui se pratique annuellement, le canal qui porte de l'eau de ce fleuve à travers la ville du Caire. Dans le même tems il faisoit construire à Gisé des ateliers pour l'artillerie et pour divers services de l'armée. On établissoit des administrations au Caire, une maison pour fabriquer les monnoies. Les valeurs relatives de toutes celles que nous avions apportées d'Europe venoient d'être déterminées. On en avoit imprimé les tableaux et ils avoient été affichés par-tout, afin de lever les entraves du commerce.

Toutes ces choses se faisoient, et nous venions, le 11 thermidor, d'apprendre à Alexandrie les succès du Général, son entrée au Caire et la suite de ses opérations : nous avions été long-tems à en être instruits; plusieurs de ses courriers avoient été massacrés sur les bords du Nil en apportant les

(1) Cette maladie affreuse finit ordinairement à cette époque ; et lorsqu'elle a lieu, c'est vers le mois de germinal qu'elle commence.

nouvelles qu'il nous envoyoit, et les avis qu'il faisoit passer à l'amiral Brueys, d'entrer dans le port vieux s'il pouvoit admettre l'escadre (ce qu'on avoit trouvé possible, excepté pour le vaisseau l'Orient qu'il falloit délester d'un rang de canons) ou enfin de se retirer à Corfou ou à Malte. A la nouvelle des succès de l'armée, nous nous réjouissions ; nous avions fait de ce jour d'annonce une fête publique. On n'étoit cependant pas sans inquiétude ; le 5 thermidor, sept à huit jours avant, nous avions vu une frégate anglaise qui étoit venue examiner notre position et avoit disparu ; on s'attendoit chaque jour à voir l'escadre ennemie : en effet, elle arriva le 14 thermidor à cinq heures du soir devant le port d'Alexandrie ; elle se dirigeoit sur Aboukir toutes voiles dehors, le vent le plus favorable la portoit sur la nôtre, qui étoit mal embossée et qu'elle doubla à six heures et demie. Le combat s'engagea aussitôt ; à huit heures l'amiral fut blessé ; à neuf heures il fut coupé en deux par un boulet ; à neuf heures et demie le feu prit à son vaisseau qui continua de se battre en désespéré ; vers les dix heures et un quart, il

sauta avec une explosion et un fracas épouvantables. Le combat fut suspendu un quart-d'heure : le silence de l'effroi et de la mort régnoit par-tout. Il reprit ensuite avec une fureur et un acharnement sans exemple. La lune étoit dans son plein ; les étoiles brilloient au firmament : jamais nuit n'avoit été si belle et si douce ; jamais nuit n'éclaira une bataille aussi meurtrière. L'aube du jour retrouva les combattans aussi animés. Neuf vaisseaux anglais étoient démâtés ; ils en avoient deux extrêmement endommagés : mais la plupart des nôtres étoient pris ou détruits ; et malgré les prodiges de valeur de plusieurs braves capitaines morts ou blessés (1) dans l'action, la mauvaise disposition de l'escadre, l'infériorité en nombre des équipages, l'explosion du vaisseau amiral, le désordre du commandement qui réduisoit chaque capitaine à se défendre isolément, tout nous devint funeste. Il restoit encore une division de deux vaisseaux et deux frégates qui n'avoit

(1) Bonaparte, pour honorer la mémoire du capitaine du Petit-Thouars, qui s'étoit battu et étoit mort en héros, donna son nom à la plus grande rue du Caire.

point combattu (1). Le chef de division Villeneuve, qui la commandoit, voyant au jour nos pertes, et se voyant près d'être attaqué par un ennemi trop supérieur, se détermina à couper ses câbles et à se mettre au large : il partit, et se rendit au port de Malte. Dans son retour, Lejoielle, l'un des capitaines de sa division, qui commandoit le Généreux, rencontra le Léander, vaisseau anglais qui étoit expédié par l'amiral Nelson pour porter à Londres la nouvelle de nôtre défaite ; il le combattit, et l'emmena dans le port de Corfou. On verra par le tableau ci-joint, que nos ennemis, quoique vainqueurs, ont eux-mêmes éprouvé des pertes considérables.

Cet affreux combat, dont nous avions été témoins d'Alexandrie, de dessus nos maisons, qui étoient couvertes de spectateurs, nous avoit jetés dans une morne tristesse. Nous sentions les funestes conséquences qu'il amèneroit en nous donnant pour ennemis les Turcs, ainsi que les Barbaresques ; en renouant la coalition en Europe ; en nous

---

(1) Le Guillaume-Tell, le Généreux, les frégates la Justice et la Diane.

isolant davantage de la mère-patrie, enfin en détruisant une partie de l'admiration produite par notre armée de terre. Mais l'énergie revint ; le général Kléber en donna l'exemple : il fit sur-le-champ mettre les ports en état de défense. On n'avoit pu s'en occuper jusqu'à ce moment ; le débarquement général, les batteries qu'on avoit établies sur les hauteurs qui commandent la ville et les transports d'artillerie qu'il avoit fallu faire, en avoient empêché. On se hâta donc ; on plaça des feux croisés de toute part ; on construisit des fourneaux pour faire rougir des boulets ; on approvisionna tous les points de défense ; enfin, on travailla sans relâche ; et en quelques jours on fut à l'abri de toute tentative de la part des Anglais, qui, avec quelques-uns de leurs vaisseaux, auroient pu venir ruiner les cinq frégates qui étoient dans le port vieux, et les trois cents voiles du convoi.

Le général Bonaparte apprit bientôt la nouvelle du malheureux combat naval ; il en témoigna ses regrets, en rappelant avec exclamation les avis qu'il avoit donnés à l'amiral Brueys de se retirer dans l'un de nos ports : puis

il dit avec calme et fermeté : Eh bien, la perte de ce combat nous fera faire de plus grandes choses !

Nous en étions là au 20 thermidor ; mais si nous venions d'éprouver une perte sensible, d'un autre côté nous étions maîtres de toute la basse Egypte ; l'action du gouvernement s'y régularisoit ; et ainsi que je l'ai dit plus haut, le seul Mourad-bey, avec environ dix-huit cents Mamelouks, se défendoit encore dans la haute Egypte, où il étoit poursuivi de près par le général Desaix, qui, sans le débordement du Nil qu'il remontoit sur une flottille avec son armée, l'eût défait plus promptement : Mourad, à la faveur de l'inondation, lui faisoit faire des marches et contre-marches ; mais enfin le général Desaix le battit en plusieurs rencontres, et le réduisit bientôt à n'être plus qu'un fugitif.

En observant notre situation dès cette époque, c'étoit un spectacle curieux et digne du plus grand intérêt, de voir une colonie nombreuse de Français habitant sous le beau ciel de l'Egypte, presque aussi acclimatés (1),

(1) Après les premiers effets de la chaleur, qui incommodèrent quelques semaines, on se trouva géné-

au

au bout de six semaines, que dans leur propre patrie. Mais il faut observer que ce ciel brûlant le jour, se tempère la nuit par un vent du nord (1) délicieux à respirer; que la terre s'y rafraîchit de rosées abondantes qui rendent la vie aux végétaux altérés; que les alimens y sont sains et d'un prix auquel l'indigent même peut facilement atteindre.

Si maintenant on considère ce pays sous le rapport des productions coloniales et du commerce, de quel avantage ne seroit-il pas! il deviendroit une source de richesses pour la France et pour l'Italie. On sait combien ses produits sont variés : on sait que le café, la canne à sucre, y croissent d'une excellente qualité; que l'indigo y est très-beau; que la cochenille pourroit y être cultivée; qu'il est abondant en chanvre, en lin doux et soyeux, en riz, en grains; que l'olivier, le citronnier, le cassier, etc., y croissent presque

---

ralement assez bien; les blessures même les plus graves des militaires, se guérissoient parfaitement.

(1) En germinal, floréal et prairial, le vent du sud domine; il est chaud et souvent mal sain; il amène, sur-tout du désert, une poussière embrasée qui incommode la basse Egypte.

sans culture ; qu'il est riche en différens sels, l'ammoniac, le salpêtre, le natron. Eh! combien ces produits augmenteroient entre les mains de colons actifs ! Si nous parvenions, avec le tems, à rétablir les anciens canaux, à en ouvrir même de nouveaux, pour faire passer plus facilement par l'Egypte une partie des étoffes du Bengale et des productions de l'Asie, sans doute l'acquisition de l'Egypte deviendroit une colonie de prédilection, et elle suppléeroit à celles des Antilles, qui de long-tems ne seront assez peuplées, sur-tout ayant renoncé, par nos principes, à la traite des Nègres ; tandis que là l'indigène, doux, et sous le ciel qui l'a vu naître, cultive facilement et sans danger (1). Nous ne saurions douter d'ailleurs qu'un bon régime n'améliore promptement ce pays fécond, dont les habitans sont depuis si long-tems

(1) Malgré la dépopulation causée par le despotisme, et par le fatalisme, qui empêche ce peuple de se préserver des maladies, on estime encore aujourd'hui la population d'Egypte à environ quatre millions d'habitans, dont les deux tiers sont composés d'Arabes, le troisième tiers comprend les Cophtes et les différentes sectes étrangères.

courbés sous la verge des vingt-quatre tyrans qui viennent d'en être tués ou chassés, ainsi que leurs barbares Mamelouks.

Quant aux obstacles que semblent présenter les hordes d'Arabes bédouins qui sortent des déserts (1) pour piller les caravanes sur les routes et jusqu'aux portes des villes, un gouvernement vigoureux les repoussera dans l'intérieur de leur solitude ; et si le gouvernement fait exclusivement le commerce du soufre, qui n'est tiré que de l'extérieur, ils seront obligés de renoncer aux armes à feu, et n'oseront plus livrer d'attaques lorsqu'ils seront réduits à se servir de flèches.

Après cette digression sur les avantages

(1) On demande souvent s'il n'est pas possible de réduire ces Arabes, et s'ils sont nombreux. On estime leur nombre de trente à quarante mille, partagés en une foule de tribus : comme la plupart habitent dans l'intérieur des sables, on conçoit qu'il n'est pas possible de les y poursuivre long-tems ; les troupes manqueroient d'eau et de vivres, et seroient suffoquées par les sables. On a tenté infructueusement, à diverses époques, de leur faire la guerre. Du reste, il ne seroit peut-être pas impossible d'en civiliser peu-à-peu la plus grande partie.

que l'on peut concevoir de la possession de l'Egypte, je reviens à parcourir rapidement la suite des premières opérations faites pour nous y établir.

Les Anglais, après le combat, avoient ragréé leurs vaisseaux dans la rade d'Aboukir, et brûlé plusieurs des nôtres qu'ils ne pouvoient emmener. L'amiral Nelson, au moment de son retour en Europe, avoit laissé une des divisions de son escadre en station devant le port d'Alexandrie, sous le commandement de Hood. Il n'étoit plus possible de communiquer par mer de Rosette à ce port : le service des barques (germes) qui portent habituellement des vivres de Rosette à Alexandrie, se trouvoit interrompu. Pour y suppléer, on avoit établi une caravane par le désert, qui, deux fois chaque décade, faisoit tous les transports, établissoit les communications pour les voyageurs qui montoient ou descendoient du Caire : afin de la protéger contre les Bédouins, on avoit formé une légion des marins sauvés du combat, et elle se trouvoit placée à Aboukir pour fournir des escortes. Mais il falloit un moyen plus prompt et

moins dispendieux pour l'approvisionnement d'Alexandrie, que celui qui se faisoit à dos de chameaux. Le Général en chef, depuis quelque tems, avoit ordonné qu'on nettoyât le canal d'Alexandre, qui, chaque année, lors du débordement du Nil, conduit l'eau depuis Rhamanié jusqu'à Alexandrie, à travers un désert de quinze à seize lieues : ce canal, inégal et depuis long-tems obstrué, fut rendu navigable ; et quand le Nil fut assez élevé pour s'y épancher (vers le 10 vendémiare), une multitude de barques chargées de grains et autres munitions, approvisionnèrent Alexandrie. Ainsi cette ville reçut à-la-fois de l'eau pour remplir les citernes qui l'abreuvent pendant toute l'année, et des vivres en abondance. Pendant les vingt à vingt-cinq jours que ce canal put porter les barques, on y passa une quantité considérable d'artillerie, pour la faire arriver ensuite par le fleuve jusqu'à Gisé, où se trouvoit établi le dépôt général. En vain les Anglais avoient payé les Arabes qui venoient par hordes faire des saignées latérales au canal pour en détourner l'eau, mettre les barques à sec pour les piller ; le

général Marmont, à la tête d'une demi-brigade, leur donna perpétuellement la chasse : ils ne purent que troubler nos opérations, mais non les empêcher.

Pendant ce tems, le Général en chef continuoit de former des établissemens militaires et civils. A Belbeïs et à Salhaïé, il faisoit établir des forts et des redoutes pour s'opposer à toute invasion des Turcs du côté des déserts de la Syrie. On avoit dressé un très-beau plan d'Alexandrie et de ses ports; on levoit celui du Caire pour projeter de meilleures dispositions dans cette ville obstruée. Il formoit un grand établissement pour la réunion de différens arts mécaniques. Les savans et les artistes venoient de se rendre auprès de lui : il avoit fait désigner par plusieurs des plus distingués, notamment par les citoyens Monge, Berthollet, Geoffroy, etc., une partie des membres de la commission des arts et sciences accompagnant l'expédition, pour en former un institut. Comme membre lui-même de cette société, il se rendoit à ses séances, qui avoient lieu deux fois chaque décade. Parmi les travaux auxquels cette réunion s'appliquoit,

ceux qui intéressoient l'établissement de la colonie l'occupoient exclusivement : on y examinoit des rapports sur l'épuration du salpêtre, sur la construction de divers moulins à eau et à vent (1), sur des machines hydrauliques, sur les moyens d'enlever aux eaux des citernes qu'on trouve sur les lisières du désert, les sels qui les rendent saumâtres : on s'occupoit des moyens de perfectionner la fabrication du pain, de faire des boissons fermentées pour substituer au vin qui manquoit; on y lisoit des mémoires sur quelques points de physique, sur l'histoire naturelle, sur les arts, sur les antiquités, etc.

On avoit élevé, sur la grande place Desbequier, des décorations d'obélisques et d'arcs de triomphe pour fêter l'anniversaire de la République (le 1.er vendémiaire) : à Alexandrie, l'obélisque de Cléopâtre et la colonne de Pompée étoient décorés pour célébrer ce jour; le drapeau tricolor flottoit

(1) On se sert, dans ce pays, de petits moulins à bras, ou de plus grands tournés par des bœufs; on blute la farine très-grossièrement. Les meules dont on se sert, sont prises aux dépens d'anciennes colonnes qu'on scie par tronçons.

sur leurs sommités. Par-tout où étoient les Français, cette fête fut solennelle. Les cheiks, les membres du divan assistèrent à celle du Caire, où l'on fit des évolutions militaires le matin; l'après-midi, des courses de chevaux arabes et français; le soir, des feux d'artifice et des illuminations (1).

Vers le même tems, des cheiks de différentes provinces d'Egypte s'étoient rassemblés au Caire à l'invitation du Général en chef: des questions sur les lois des successions, exposées jusqu'ici à l'arbitraire, sur l'amélioration de celles du code pénal, sur l'organisation des divans dans les diverses provinces d'Egypte, ainsi que sur les finances, venoient de leur être présentées par les citoyens Monge et Berthollet, qui présidoient cette assemblée nationale comme commissaires du Gouvernement français: cette assemblée délibéroit dans le plus grand calme, et avec toute la dignité des grands intérêts

(1) Il avoit été question d'élever un aérostat; mais une partie des objets nécessaires pour le construire avoient été égarés dans les vaisseaux. On songea quelque tems après à y suppléer.



qui l'occupoient. Vers ce même tems encore, on venoit d'apprendre la défaite d'un parti qui avoit causé des mouvemens dans le Delta, assez près de Damiette, à l'instigation d'Ibrahim : les généraux Vial, Damas, Dugua, avoient dissipé les rebelles. Mourad-bey venoit aussi d'être battu par Desaix, qui lui avoit tué quatre cents Mamelouks près des pyramides de Saccara, où il l'avoit atteint. Tout paroissoit tranquille, lorsque le 30 vendémiaire, à huit heures du matin, des rassemblemens sur plusieurs points donnèrent des indices d'une prochaine sédition : le général Dupuis, qui commandoit au Caire, sortit presque seul pour dissiper ces attroupemens ; il fut assassiné ainsi que plusieurs militaires, et deux officiers de santé qui sortoient d'un hôpital sur la place de Berquet-fil. Tous les Français aussitôt prirent les armes : la sédition s'alluma par-tout avec violence ; les insurgés se portèrent de tous côtés ; les uns s'assemblèrent dans plusieurs mosquées, d'autres coururent égorger des Français isolés. Ils allèrent en grand nombre à la maison du général Caffarelli (commandant du génie), qui se trouvoit absent

dans ce moment ; ils l'assiégèrent, la forcèrent ; et quelques malheureux ingénieurs, malgré leur brave défense, furent massacrés par ces furieux, qui détruisirent ensuite les instrumens de physique et les outils déposés dans cette maison les jours précédens. Les troupes s'opposèrent bientôt à ce torrent : des batteries sont aussitôt placées de tous côtés ; les Arabes et les Turcs sont poursuivis sans relâche ; la mort les disperse. Ils fuient, et se barricadent dans les mosquées : le général Bonaparte les fait sommer de remettre sur-le-champ leurs chefs, pour obtenir leur pardon ; sur le refus qu'ils font, ils sont traités en rebelles et réduits, après en avoir immolé plusieurs milliers.

On remarquera que pendant que ceci se passoit au Caire, des mouvemens avoient lieu devant le port d'Alexandrie ; les Anglais, les Russes et deux bâtimens turcs qui venoient d'arriver, faisoient des démonstrations d'attaque. La garnison et tout ce qu'il y avoit de Français au civil et d'Européens dans le port ayant pris les armes, l'intérieur fut contenu, et les ennemis extérieurs n'osèrent rien tenter. D'après la coïncidence

de ces mouvemens, on ne sauroit douter que les Anglais, qui venoient d'aller nous faire déclarer la guerre par les Turcs, ne les eussent organisés. La présence de deux bâtimens turcs qui se trouvoient devant Alexandrie, relevoit les espérances des gouvernans d'Egypte et de leurs adhérens; et quoique le firman de guerre ne fût point encore connu, ils avoient fait fomenter ces séditions à l'ombre des mosquées, dans lesquelles le Général n'avoit pas permis jusque-là qu'aucun Français entrât, pour ne pas blesser ni troubler les usages des Mahométans. Au reste, ces mouvemens, qui n'eurent de fâcheux effets qu'au Caire, ont servi à nous affermir en Egypte: ils ont fait connoître au peuple égaré la puissance de nos armes, et nous ont valu des auxiliaires. Jusque-là les Grecs n'avoient pris aucune part dans notre cause: le jour de l'insurrection ils se rangèrent près de nous; ils secouèrent le joug de l'esclavage dans lequel ils gémissent depuis long-tems sous la domination turque; ils les attaquèrent et les renversèrent de toutes parts avec courage. On peut donc tirer cette conséquence nécessaire,

que les Grecs seront nos fidèles auxiliaires en Egypte, et que tout ce qui s'y trouve d'Européens se réunira à nos armes.

Tout étoit rentré dans l'ordre le plus tranquille. Le 3 brumaire, le Général en chef continua de préparer des forces pour porter ses armes sur quelque point ignoré (le bruit public supposoit que c'étoit vers la Syrie). Le général Kléber, depuis quelque tems guéri de sa blessure, remonta au Caire à cette époque. Il avoit quitté le commandement d'Alexandrie, et l'avoit laissé pour quelques momens au général Manscourt, qui le remit bientôt au général Marmont. Ce fut à cette époque qu'un parlementaire anglais, chargé d'une lettre pour le général Bonaparte, donna connoissance du firman de guerre du Grand-Seigneur. Cette pièce étoit imprimée. Huit jours après, vers le 14 brumaire, un aga, envoyé du Caire par le Général en chef, passa à bord des Turcs, eut une longue conférence avec eux, et rentra au port. Rien ne transpira de la mission de cet envoyé.

Depuis un mois j'avois obtenu du Général de repasser en Europe, à cause du

dérangement de ma santé. Un petit bâtiment portant un courrier du Gouvernement, appareilla vers le 20 brumaire ; je profitai de ce passage, et quittai l'Egypte où tout étoit alors tranquille, et nos positions militaires sur le pied le plus respectable.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

ÉTAT DE L'ESCADRE ANGLAISE

Lors de son arrivée devant Aboukir.

Quatorze vaisseaux, dont trois de 78 canons, dix de 74 et un de 50, commandés par l'amiral Nelson.

Six cents hommes à bord de chaque bâtiment, et dix mousses seulement.

NOMS DES VAISSEAUX.	DÉTAILS DES PERTES DE CHAQUE VAISSEAU.
Le	L'Amiral blessé dangereusement; son mât de misaine et ses trois mâts de hune à bas; hommes blessés et tués 200
Le Majestic. . .	Démâté de tous mâts, capitaine tué; blessés et tués. 300
Le Bellérophon.	A la côte près de Rosette, capit. blessé; sa perte ignorée.
L'Alexandre. . .	Démâté, capit. blessé, lieutenant tué; blessés et tués. 180
Le Thésée . . .	Ses trois mâts de hune à bas; blessés et tués. 120
Le Culloden . .	Son gouvernail emporté, hors d'état de prendre la mer, obligé de cintrer son vaisseau; sa perte ignorée.
L'Audacieux. . .	Démâté; blessés et tués. . . . 96
Le Minotaure. .	Le petit mât de hune à bas; blessés et tués. 34
Le Goliath . . .	Ses deux mâts de hune à bas, le lieutenant tué; blessés et tués. 72
La Défense. . .	Démâté de ses mâts de hune; blessés et tués. 160
L'Orion.	Démâté de ses mâts de hune; blessés et tués. 100
Le Zélé.	Tués 6
Le Swiftsure . .	Blessés et tués. 28
Le Léander. . .	Parti le surlendemain du combat; sa perte ignorée.

Nota. **L'état de délabrement de la plupart de ces vaisseaux, obligea les Anglais de rester huit jours dans la rade d'Aboukir, à les rétablir et les agréer, avant de pouvoir mettre sous voile.**

SECONDE PARTIE.

Après avoir donné le précis historique de l'Expédition jusqu'au moment de mon départ, je rapporterai la Relation succincte de l'arrivée dans Alexandrie de la plupart des membres de la Commission des sciences et arts, des courses faites ensemble soit dans cette ville ou aux environs; la route d'Alexandrie au Caire; la visite que nous avons été faire aux pyramides de Gisé; mon retour à Alexandrie jusqu'au 18 brumaire, et mon passage de mer jusqu'à Ancône, port d'Italie.

Le 16 messidor, nous sortîmes de nos vaisseaux pour nous rendre à Alexandrie; nous y arrivâmes tumultueusement, après avoir traversé les ruines affreuses de l'enceinte des Arabes, un vaste champ de tombeaux, et quelques sables arides, couverts çà et là de quelques palmiers, de figuiers et de la plante

s'accoutume à tout. Autre chose nous occupoit : nous courûmes bientôt satisfaire cette première curiosité dont tout étranger est avide en arrivant dans un pays aussi célèbre dans l'histoire. Nous cherchions l'Alexandrie d'Alexandre, bâtie par l'architecte Dinocharès ; nous cherchions cette ville où sont nés, où se sont formés tant de grands hommes, cette bibliothèque où les Ptolémées avoient réuni le dépôt des connoissances humaines ; nous cherchions enfin cette ville commerçante, son peuple actif, industrieux : nous ne trouvâmes que ruines, barbarie, avilissement et pauvreté de toutes parts ; des hommes farouches (1), avec d'énormes barbes, tenant de longues pipes en main, la plupart assis indolemment dans les places ou dans les cafés, ou marchant avec une gravité apathique ; des femmes vêtues de mauvaises tuniques bleues, le visage couvert d'un vilain masque d'étoffe noire, ne laissant apercevoir que les yeux, dont les paupières sont aussi

(1) Les hommes aisés s'étoient presque tous renfermés ou avoient fui ; on ne voyoit aucune de leurs femmes, tenues soigneusement sous les verroux.

peintes en noir ainsi que leurs sourcils ; les jambes et les pieds nus, les ongles teints de rouge-aurore, nous fuyant ou se détournant comme si elles eussent vu en nous des démons ou des sauvages ; des enfans nus, maigres et mal soignés ; des marchés publics (bazards) d'une mal-propreté rebutante. Affligés de ce spectacle, nous allâmes voir les anciens vestiges : par-tout nous trouvâmes des colonnes de granit debout encore, ou jetées pêle-mêle dans les rues, sur les places, et jusque sur le bord de la mer, où l'on en a fait des amas considérables ; des monumens égyptiens, couverts d'hiéroglyphes, servant de seuils de portes ou de bancs pour s'asseoir : nous vîmes des bazards particuliers dont les cours sont décorées de colonnes de différens marbres, quelquefois de porphyre. Les barbares ! Souvent les chapiteaux y servent de bases, et réciproquement les bases de chapiteaux. Nous vîmes la mosquée appelée des Septante, ou mosquée des mille Colonnes ; les murs d'enceinte en sont en partie détruits, et la plupart des colonnes renversées et brisées. Nous allâmes voir dans une autre

mosquée abandonnée (qui a servi d'hôpital pour nos marins blessés au combat d'Aboukir), le plus beau monument égyptien qui existe peut-être ; une cuve d'un granit noir et fin, semblable au basalte, de 3 mètres 16 centimètres (9 pieds 10 pouces) de long, sur $1^{m.}$ $62^{c.}$ (5 pieds) de large, et $1^{m.}$ $13^{c.}$ (3 pieds 6 p.) de haut, chargée de milliers de caractères hiéroglyphiques : on y voit des figures d'hommes et de femmes ; une multitude d'animaux déifiés dans l'antique Egypte, tels que l'épervier, l'ibis, le lion, etc., tous gravés avec la perfection des cachets antiques. Sans doute ce monument nous sera apporté au Muséum de Paris ; au moins est-il déjà désigné pour l'orner un jour. Il peut peser 28805 hectogrammes 46 centigrammes (6 milliers).

Nous parcourûmes, hors de la ville, à la porte occidentale d'Alexandrie, quelques bains curieux, taillés dans le roc, et dans lesquels la mer s'introduit : l'un de ces bains a été, on ne sait pourquoi, décoré du nom de Bain de Cléopâtre ; ce sont de simples grottes, sans forme et sans symétrie. A quelque distances de là, des catacombes

creusées dans des roches calcaires, et qui semblent avoir été faites par les Romains. A l'autre côté de la ville, les ruines d'un ancien palais ; près de ces ruines, l'obélisque de Cléopâtre, enterré de $4^{m.}$ $87^{c.}$ (15 p.) dans les sables, monument en granit de $20^{m.}$ $42^{c.}$ (63 pieds) de hauteur ; réédifié, ainsi que nous nous en sommes (1) assurés par des fouilles pour trouver le pavé antique : un autre obélisque de même proportion, à 25 pas de là, et l'un et l'autre à $19^{m.}$ $47^{c.}$ (10 toises) de la mer. Nous mesurâmes la colonne de Pompée, colonne de l'ordre corinthien, que quelques auteurs prétendent avoir été érigée en l'honneur de Septime Sévère, par le sénat qu'il avoit établi à Alexandrie, monument en granit de $28^{m.}$ $8^{c.}$ (89 pieds 6 p.) de haut, divisé en quatre parties, piédestal, base, fût et chapiteaux ; dont le fût, d'un seul morceau, du plus beau galbe et du plus beau poli, a environ $20^{m.}$ $78^{c.}$ (64 pieds) de hauteur,

(1) Le citoyen Contet, chef de brigade, s'est donné la peine lui-même de faire faire les excavations nécessaires par les Aérostiers.

sur $2^{m.}$ $79^{c.}$ (8 pieds 4 p.) de diamètre. Nous avions trouvé le moyen de nous faire hisser, avec des moufles et des cordages, sur cette colonne, la plus colossale connue. Du dessus de son chapiteau, nous apercevions, au sud, l'emplacement du lac Maréotis, couvert maintenant des sables de la Lybie; d'un autre côté, les ruines de l'enceinte entière de la ville des Arabes, et la vaste mer dont nos ennemis se sont rendus maîtres.

Après avoir fini les opérations dont nous avions été chargés à Alexandrie, nous quittâmes sans regret cette ville, réduite aujourd'hui à une population de huit à neuf mille habitans, composée de diverses sectes; ville d'ailleurs mal bâtie, dont le plus bel ornement se borne à quelques misérables minarets, mais dont les ports lui rendront sans doute tôt ou tard plus de prospérité. Nous partîmes en caravane, montés sur des ânes, marchant en avant de nos chameaux chargés des bagages, tous bien approvisionnés d'armes, de vivres et d'eau sur-tout. Nous traversâmes 15 lieues (67 kilomètres) de désert, au milieu duquel nous eûmes la douleur de fouler

aux pieds, dans un espace de 27 kilomètres (6 lieues), le long de la plage d'Aboukir, les débris de notre malheureuse flotte. Ce spectacle affreux renouveloit nos peines; et elles augmentoient encore en voyant le reste des vaisseaux, des canots, et des mâts entiers, tomber au pouvoir des Arabes du désert qui venoient y mettre le feu pour en arracher le fer, rentroient dans les sables au passage des caravanes pour n'être point aperçus, et revenoient ensuite pour piller leur proie.

Il y avoit quarante heures que nous marchions, faisant seulement quelques haltes de tems en tems. Nous arrivâmes à Rosette, ville située à 1 myriamètre (2 lieues) de la mer sur la rive gauche du Nil, assez bien bâtie, et environnée de jardins agréablement cultivés. L'ame se dilate à la vue du fleuve qui en baigne les murs; déjà de cette ville on découvre l'immense plateau formant le Delta, et la riche culture de ses bords. Ici on retrouve une nature productive; ce ne sont plus des sables secs, brûlans, dont l'éclat blesse la vue : l'œil s'y repose sur une immense verdure; il y voit de beaux dattiers, des sycomores dont les branches sont très-

étendues, de légers acacias, de superbes orangers, des grenadiers, d'agréables jasmins, et mille autres végétaux variés. Nous touchions alors au 27 fructidor. Le Nil croissoit encore; nous le remontâmes par un vent frais : notre barque, qui alloit à la voile, marchoit rapidement. Nous regardions arroser par divers procédés, les terres qui forment les rives du fleuve; nous examinions les canaux qui conduisent l'eau dans l'intérieur des terres : nous passions en revue une foule de petites villes dominées de minarets, et de nombreux villages plus ou moins mal bâtis en terre ou brique cuite au soleil; les rez-de-chaussée des maisons ayant rarement des fenêtres, et souvent des portes trop basses pour y entrer debout; l'étage supérieur presque par-tout destiné à recevoir les pigeons, qui sont par milliers sur ces maisons.

Nous avions déjà passé Faoué, près duquel étoit situé autrefois Métélis, ville célèbre par les femmes qu'on y élevoit pour danser et chanter dans les céérmonies publiques. Ce pays a encore conservé quelque chose de cet usage : c'est de là que sortent aujourd'hui la plupart de ces almées, qui,

comme les bayadières de l'Inde, dansent d'une manière si lascive. Elles courent les villes d'Egypte, elles chantent, déclament, et sont d'une grande ressource pour les harems, où on les introduits afin d'y amuser les femmes esclaves. Nous venions de prendre quelques provisions fraîches dans Rhamanié, où est situé l'une de nos garnisons. Nous continuâmes notre route, et le lendemain nous découvrîmes à 35 ou 40 kilom. (8 ou 9 lieues), les pyramides (près de Gisé) comme de hautes montagnes. Enfin, le 30 fructidor, nous arrivâmes au Caire, capitale de l'Egypte, située au pied de la chaîne du Mokattam, près des bords du Nil; ville immense, percée en tous sens de rues étroites et tortueuses, renfermant plus de trois cent mille habitans (1) composés d'une foule de sectes diverses; remplie d'un grand nombre de mosquées, hérissée de minarets ayant plusieurs places irrégulières ornées des maisons

(1) La pauvreté de la plus grande partie de cette population est affreuse; j'ai vu une foule de femmes et de jeunes filles servir de manœuvres aux maçons de ce pays.

des beys, des cachefs, et dont la construction intérieure est assez bien appropriée au climat.

A notre arrivée nous traversâmes la ville et fûmes conduits à l'autre extrémité dans plusieurs maisons de beys, dans l'une desquelles est situé l'institut, et où sont logés agréablement, et près d'un fort beau jardin, tous les membres de la commission des sciences et des arts. Là, nous retrouvâmes ceux qui nous avoient précédés. Nous allâmes le lendemain voir le Général en chef, qui accueille avec beaucoup d'intérêt et de bienveillance ceux qui l'ont accompagné dans l'expédition. Le 1.er vendémiaire arriva, et dès le matin nous nous rendîmes en cérémonie sur la place Desbéquier. La fête que j'ai décrite ci-dessus eut lieu tout le jour : on y fit le matin, ainsi que je l'ai dit, des évolutions militaires qui étonnèrent les habitans, l'après-midi des courses à pied et à cheval, et le soir des feux d'artifice avec une illumination fort bien entendue, à la manière du pays. Le jour suivant, le Général nous donna une escorte de deux cents hommes pour nous protéger contre les Arabes bé-

douins en allant voir les pyramides. Nous traversâmes le Nil le même soir, et nous nous rendîmes à Gisé pour y passer la nuit : après nous y être reposés dans la maison de Mourad-bey, nous partîmes au soleil levant sur nos barques par un canal qui passe à quelque distance des pyramides, qui sont éloignées de 18 kilomètres (4 lieues) de Gisé, mais qui n'en paroissent qu'à une lieue à cause de leurs énormes masses. Nous y arrivâmes à onze heures du matin, après avoir traversé quelques champs de maïs et des sables d'une extrême ténuité, au pied du monticule formé des débris amassés autour de la plus grande des trois pyramides. Nous arrivâmes près du canal qui conduit aux deux chambres intérieures appelées chambres des Pharaons ; elles furent aussitôt visitées par plusieurs d'entre nous. Malgré l'excessive chaleur, qui pouvoit être de trente degrés, nous escaladâmes les gradins de la grande pyramide (1), et en 35 minutes nous arrivâmes

(1) Les auteurs diffèrent beaucoup sur les dimensions vraies ; il faudra, pour les obtenir, désensabler ces pyramides. On estime la plus grande de 222 mètres

au faîte. Assis sur cette sommité où nous étions parvenus accablés de fatigue, nous examinions, avec une curiosité mêlée de saisissement, d'un côté l'immensité du désert, dont l'horizon n'a point de bornes ; d'un autre côté, le Nil circulant dans de vastes et riantes campagnes ; au-delà, l'âpre chaîne du Mokattam qui se dirige vers la mer Rouge ; au loin les pyramides de Saccara, situées près de la plaine des Mômies, en face de l'ancienne Memphis, et en avant de l'emplacement du lac Mœris.

Nous descendîmes ensuite vers les deux autres pyramides ; nous examinâmes leur construction, ainsi que nous avions fait de la première. Nous nous convainquîmes qu'elles sont toutes en pierres calcaires, et que le revêtissement qui subsiste à la partie supérieure de la seconde n'est point en marbre ni en granit comme on l'a prétendu jusqu'ici, mais en pierres calcaires bien polies et bien jointes. Nous passâmes de là au Sphinx, dont l'énorme tête et le cou ont

---

73 centimètres (700 pieds) de base, sur 194 mètres 84 centimètres (600 pieds) d'élévation.

ensemble 8$^{m.}$ 55$^{c.}$ (26 pieds) de haut, et dont le corps (si jamais il a été sculpté) est entièrement couvert de sable. Enfin, nous visitâmes une foule de tombeaux taillés symétriquement dans la roche, dont quelques-uns sont curieux par les sculptures qu'ils renferment ; et après avoir médité sur ces monumens gigantesques, témoins muets de tant de siècles, sur ces merveilles fruit du fanatisme ou de l'esclavage, et dont l'antiquité étoit même inconnue du tems d'Hérodote, nous nous réunîmes à l'escorte pour retourner par nos barques à Gisé, emportant le souvenir d'impressions qui ne peuvent jamais sortir de la mémoire qui les a reçues.

Rentrés au Caire, nous eûmes occasion les jours suivans de visiter une foule de débris de colonnes de granit auprès d'un bel aqueduc en pierre qui porte l'eau du Nil au Caire ; d'autres au château, ornant le reste d'un ancien palais de Saladin. Près de là, le puits de Joseph, qui est creusé dans le roc, de 83$^{m.}$ 77$^{c.}$ (260 pieds) de profondeur, entouré d'un escalier en pente douce qui conduit au bas, et qui est lui-

même évidé dans la masse ; ce puits donnant de l'eau très-limpide, légèrement saline, qu'on élève en deux fois, au moyen de roues à pots tournées par des bœufs placés à sa partie supérieure et à sa partie moyenne. Nous allâmes voir le michias (ou nilomètre) construit à l'extrémité supérieure de la charmante île de Raouda, en face du vieux Caire ; monument sacré pour les Egyptiens, où ils jugent des divers degrés de la crue du fleuve, par une échelle graduée, tracée sur une colonne placée au centre de l'édifice. Nous vîmes ensuite les greniers de Joseph, qui ne sont que des emplacemens découverts, divisés en vastes carrés entourés de murs de brique d'une grande épaisseur, avec des communications ménagées entre toutes ces cours. Nous allâmes aux bains publics, très-multipliés dans toutes les villes d'Egypte, et qui, quoique curieux à connoître, sont fort au-dessous de la réputation que leur ont faite quelques auteurs, par cette raison principale que l'eau des cuves où l'on se plonge sert à plusieurs baigneurs à-la-fois. Enfin nous eûmes occasion de voir, non chez les Turcs, mais chez plusieurs de nos généraux, quel-

ques-unes de ces femmes esclaves trouvées dans les harems lors de la fuite des beys, et recueillies par ces généraux ; beautés trop vantées, qui ont presque toutes un excessif embonpoint, sont sans élégance, sans grâce et sans liberté dans leur maintien.

La caravane d'Abissinie venoit d'arriver ; elle avoit amené de jeunes esclaves noires pour être vendues dans les bazards destinés à ce barbare commerce. Nous fûmes voir ces malheureuses, qui, nues, couchées sur le carreau, et dix à douze dans chaque chambrette, broyoient sur des pierres un peu de grains pour se faire des galettes. Les infortunées ! elles se levoient à la demande des marchandeurs, se tournant en tous sens pour être examinées de l'œil indiscrètement curieux. Plusieurs Français en achetèrent; mais le général Bonaparte avoit pris un arrêté pour défendre à quiconque s'en procuroit, d'en trafiquer ensuite.

Tout ce qu'il étoit possible alors de connoître au Caire, étoit examiné ; nous attendions que des circonstances favorables permissent d'aller visiter, dans la haute Egypte, les ruines de la Thèbes aux cent portes,

chantée par Homère, et celles d'une foule d'autres villes anciennes ; les carrières de la Thébaïde, d'où furent tirés ces énormes blocs de granit qui semblent avoir été transportés et placés par des géans dans la construction des antiques édifices ; ces obélisques qu'on trouve encore en quelques endroits, et dont plusieurs ornent aujourd'hui la ville de Rome. Mais je ne pus voir réaliser cette espérance : obligé par le dérangement de ma santé de rentrer dans ma patrie, je me préparai à mon retour, et partis du Caire avec quelques autres Français, le 29 vendémiaire à huit heures du soir, veille de l'insurrection dont j'ai parlé dans la première partie de cette relation. Elle se passoit, tandis que, paisible sur le Nil, je goûtois le doux plaisir d'admirer les rives de ce fleuve, qui commençoit à baisser sensiblement. Je regardois les habitans des villages, rassemblés sur ses bords, nous examinant passer avec curiosité ; de jeunes filles, par centaines, venant remplir de grands vases qu'elles portent sur leurs têtes, s'avançant pour puiser l'eau en relevant, avant d'y entrer, leur tunique légère jusqu'à la ceinture, et cachant soigneusement

leur visage , quelquefois traversant le fleuve à la nage , en formant autour de leur tête un turban de tout leur vêtement ; des cultivateurs conduisant des charrues simples de structure , et attelées de bœufs ; de jeunes garçons entièrement nus , à la suite du labour , jetant le grain dans les sillons ; de beaux troupeaux de vaches et de buffles ; d'autres de moutons noirs et blancs , garnis des plus belles toisons , et ayant les cornes enroulées à la manière de la corne d'ammon.

Le tems s'écouloit , et j'arrivai à Rosette , me réunissant , au jour marqué , à la caravane , pour passer de nouveau le désert. Nous ne trouvâmes plus, dans cette traversée, de débris sur la place d'Aboukir ; ceux de la flotte avoient disparu : on y voyoit seulement , çà et là , quelques squelettes d'hommes , enfouis à demi sous le sable , et d'une blancheur éblouissante. A nôtre passage près du fort d'Aboukir , les Anglais envoyèrent quelques chaloupes canonnières pour lancer des boulets sur nôtre caravane , afin de couper sa marche ; mais ces boulets n'arrivoient qu'à cent pas de nous. Après avoir

avoir fait une halte de quelques heures auprès du camp de la légion nautique, couchés sur le sable par la chaleur du midi, n'ayant d'ombre que celle projetée par quelques têtes de palmiers, nous reprîmes notre route. Pendant le cours de la nuit, au clair de lune, nous eûmes un combat assez vif à soutenir contre les Arabes du désert, qui peut-être étoient instruits qu'un des chameaux de la caravane portoit l'argent à Alexandrie pour le service public : comme nous étions bien armés, nous les dispersâmes en faisant un feu suivi sur les côtés du petit bataillon carré que nous avions formé, et au milieu duquel les chameaux et les ânes qui portoient les bagages, étoient placés. Nous rentrâmes dans Alexandrie le 5 brumaire. Ce fut à mon arrivée dans cette ville que j'eus connoissance de la sédition arrivée au Caire, et des résultats, qui furent sur-le-champ affichés dans la ville, encore agitée des mouvemens qui avoient eu lieu à Alexandrie même. A mon départ pour le Caire, il n'y avoit devant les ports que des Anglais ; je trouvai réunis à eux les

Russes et les Turcs ; et les jours suivans, la déclaration de guerre du Grand-Seigneur fut connue.

Dans la situation où étoient les choses, il devenoit difficile de tenter de repasser en Europe : on venoit d'apprendre que le brig le Railleur, portant des marins qui rentroient en France, avoit été pris par les Turcs, et les passagers conduits à la chaîne à Rhodes; que les Anglais, quelques jours avant, avoient incendié vingt-cinq bâtimens napolitains, quoique neutres, après en avoir remis les équipages à terre. Cependant un brig portant le frère du Général, partoit du port ; deux tartanes qui portoient des Français, et qui depuis ont été prises par les Turcs, repassoient aussi : je me préparai moi-même à quitter Alexandrie. Le commandant du port, Dumanoir, me donna une place sur une petite tartane qui portoit un courrier du Gouvernement, trois capitaines de haut-bord, et trois autres passagers blessés au combat; je me mis dans ce bâtiment, et le 18 brumaire nous sortîmes du port d'Alexandrie, à sept heures du soir, laissant à cette époque, ainsi que

je l'ai dit dans la première partie, l'expédition dans une position satisfaisante,

Déjà nous étions hors de la rade ; le vent étoit nord-ouest et souffloit bon frais ; la barque, à la faveur des ombres ; s'avançoit à travers les vaisseaux ennemis qui croisoient et bloquoient le port dans une circonférence de plusieurs lieues. Quatre heures du matin arrivoient ; nous n'avions rencontré aucun obstacle : le vent s'étoit peu-à-peu ralenti ; il nous laissa en calme plat. Le petit jour parut ; un mousse étoit déjà au plus haut du mât. Bientôt il s'écria : « Je vois un vaisseau » ennemi derrière nous ». — A quelle distance est-il? — Je le crois à une lieue et demie. On prit courage ; le capitaine fit carguer la voile, mettre le canot à la mer et ramer à toute force en s'éloignant pour échapper à la vue des ennemis. En effet, nous parvînmes à nous y soustraire avant que le jour ne fût bien assuré. Cette victoire gagnée nous donna de l'espoir : nous étions passés au-delà de la ligne du blocus ; c'étoit beaucoup. Nous fîmes route heureusement pendant quinze jours d'une navigation plus tranquille que nous ne l'avions espéré. Nous avions passé à la vue

de Candie (l'antique Crète), assez près de Sérigo, Zante et Céfalonie, qui depuis quelques jours venoient de tomber au pouvoir des Russes et des Turcs sans que nous en fussions instruits. Le 5 frimaire nous allions enfin aborder à Corfou : nous suivions la côte de l'Albanie ; un bon vent nous poussoit dans le canal au nord de l'île ; nous nous réjouissions de l'espérance d'y apprendre des nouvelles de la patrie, dont le cœur a tant besoin après quelque absence. Nous avancions avec confiance par une brume assez épaisse, lorsque sur les dix heures du matin, le soleil venant à dissiper les vapeurs, nous apercevons autour du port, à une lieue de nous, des bâtimens de guerre russes et turcs. Miséricorde, s'écria le capitaine de la tartane, nous voici au pouvoir des barbares ! Le premier moment de crainte passé, nous reprîmes courage ; et au lieu de rétrograder (ce qui nous auroit infailliblement trahis), nous nous laissâmes aller en déviant vers la côte vis-à-vis quelques moulins à vent, espérant qu'au moyen de notre petite embarcation, les Russes et les Turcs nous prendroient pour des Grecs faisant quelque peu de pêche ou de commerce. Cela nous

réussit: en effet, ils n'envoyèrent point après nous, et nous restâmes ainsi à l'ancre jusqu'au soir. Nous sortîmes du canal pendant la nuit, prenant le vent qui nous étoit contraire au plus près, en courant de petites bordées. Vers le matin nous aperçûmes un bâtiment près de nous : nous fûmes saisis d'une nouvelle inquiétude ; nous crûmes avoir été aperçus en quittant l'ancre, et qu'un bâtiment ennemi nous donnoit la chasse ; nous courûmes vers la côte pour nous y jeter : bientôt le jour nous fit connoître que c'étoit un bâtiment marchand qui faisoit route vers l'Adriatique.

N'ayant pu nous instruire dans Corfou de la position de la France avec ses voisins, nous eûmes le dessein d'aller prendre terre à l'extrémité de l'Italie, malgré nos inquiétudes que la guerre ne fût commencée avec Naples, ce qui nous auroit exposés à être faits prisonniers, ou pis encore (puisqu'à quelques semaines de là, les Siciliens ont massacré l'ordonnateur Sucy et d'infortunés Français malades qui revenoient dans leur patrie). Le vent s'y opposa ; nous songeâmes à profiter de celui qui nous portoit vers la Dalmatie, afin

d'entrer dans le port de Raguse, où nous avons un consul. Nous passâmes près des bouches de Cattaro, où, vers le même tems, le capitaine et une partie des matelots d'un petit bâtiment français venoient d'être assassinés par les gens de la côte, au moment qu'ils avoient mis pied à terre. Enfin, nous arrivâmes à Raguse le 9 frimaire, à six heures du matin. Le capitaine et deux des nôtres allèrent dans le canot se présenter à la maison de santé, y firent demander le consul français, qui vint, et nous instruisit que les hostilités devoient être commencées entre nous et les Napolitains au moment qu'il nous parloit; que nous étions encore en paix avec l'empereur, et qu'il croyoit le port d'Ancône libre. Il nous procura un pilote pour nous conduire à travers les îles de la Dalmatie, nous recommanda de nous garantir des corsaires qui les infestoient, nous dit que la veille il en venoit d'entrer un dans le port avec une prise d'un bâtiment corfiote : nous le remerciâmes, prîmes quelques provisions (entre autres d'excellent marasquin de Zara), et partîmes. Nous marchions à notre but. Le lendemain au soir nous éprouvâmes une

rafale qui nous obligea de chercher un asile dans le port de Lésina appartenant à l'empereur ; nous y entrâmes à sept heures du soir. Nous nous trouvâmes rangés dans ce port près d'un petit bâtiment qui avoit la coupe d'un corsaire, et qui étoit armé de six canons. Comme nous n'avions aucune arme, aucune défense, nous nous crûmes plus près du danger que nous ne l'avions encore été jusque là. Le capitaine de ce bâtiment nous demanda fièrement qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions. Nous hésitions de répondre affirmativement, lui promettant d'entrer le lendemain au jour dans tous les détails qu'il désireroit avoir. Notre but étoit déjà d'appareiller dans le courant de la nuit et d'échapper ; il dit au capitaine de notre tartane d'aller sur-le-champ résonner à son bord. Celui-ci s'y détermina, non sans inquiétude ; nous ressemblions beaucoup à l'agneau de la fable, qui dit : *Seigneur, je ne viens point troubler votre eau.* Mais, ô douce surprise ! c'étoit un bâtiment français dont les passagers avoient eux-mêmes leurs craintes : il portoit le général Belair, qui passoit à Corfou avec quelques officiers

pour prendre le commandement de la place. Comme nous, le mauvais tems l'avoit obligé de relâcher. Nous l'instruisîmes de la position de Corfou, qu'il ne connoissoit point; de l'ordre du blocus devant le port, afin qu'en se dirigeant il prît les mesures les plus prudentes pour éviter ses ennemis. De son côté, il nous dit qu'il venoit de sortir d'Ancône il y avoit trois jours; que ce port étoit libre et protégé par deux bâtimens de guerre qui croisoient devant la rade; que nous pouvions y aborder sans crainte. Nous nous trouvâmes heureux de cette rencontre, qui enfin nous éclairoit sur ce qui nous restoit à faire. Le lendemain nous partîmes de Lésina; et par un tems serein, par le vent le plus favorable, nous achevâmes notre navigation et entrâmes dans le port d'Ancône le 14 frimaire à huit heures du matin.

Le même jour nous nous rendîmes au lazaret pour faire quarantaine: nous y fûmes tenus enfermés avec nombreuse compagnie. La moitié du bâtiment étoit destinée à recevoir les prisonniers napolitains qu'on y amenoit par centaines, et qui passoient à Milan après s'y être refaits quelques jours de leurs

fatigues. Ce même lieu servoit aussi de prison aux moines turbulens qui, en plusieurs endroits de cette partie de l'Italie, avoient prêché le massacre des Français ; en sorte que ce séjour nous étoit extrêmement désagréable. Douze degrés de froid, trois pieds de neige, et le manque de feu dans nos cellules, y ajoutoient encore : mais nos peines finissoient. Nous sortîmes du lazaret au bout de trente jours ; et après nous être embrassés les uns les autres, chacun de nous prit la route qui lui convint. Je traversai l'Italie par Bologne, Milan, Turin et le mont Cénis, et je rentrai dans ma chère patrie, me dirigeant sur Paris, où j'arrivai le 30 pluviôse de l'an 7.

Fin de la seconde Partie.

LISTE

Des Savans et Artistes attachés à l'Expédition.

Géométrie. .	Les C.ens Fourier, Costas, Corancez, Charbaud, Devilliers, Viard, Vincent, Say.
Astronomie .	Nouet, Quenot, *Méchain fils*, Dangos.
Mécanique. .	Monge, Conté, Maisières, Cécile, Aînés, *Aînés fils*, Cassard, Lenoir, Cirot, Couvreur, Hassenfratz jeune, Favier, Dubois.
Horlogerie. .	Lemaître, Thomas.
Chimie. . . .	Berthollet, Descostils, Samuel Bernard, Regnault, Champy, *Champy fils*, Poltier, Pignat.
Minéralogie .	Dolomieu, Cordier, Rosière, Nepveu, Victor Dupuy.
Botanique. .	Delille, Coquebert, Nectou.
Zoologie. . .	Geoffroy, Savigny, Ducharnoy, Gérard, Redouté.
Chirurgie . .	Dubois, Labate, Lacipière, *Dubois fils*, Pouqueville, Bessières.
Pharmacie. .	Boudet, Roguin, Rouyer.
Antiquités. .	Pourlier, Ripault.
Architecture.	Norry, Balzac, Protain, Lepère.
Dessinateurs.	Dutertre, Rigo, Baudouin, Joly.
Génie civil. .	*Lepère*, Girard, Bodard, *Gratien Lepère*, Saint-Genis, Debaudre, Duval, Faye, Laneret, Fevre, Jollois, Thévenot, Chabrolle, Raffeneau, Arnolet, *Hyacinte Lepère*, Panuzen.
Géographes .	Lafeuillade, Leduc, Lévêque, Bourgeois, Faurie, Benazet, Coraboeuf, Dulion, Jomard, Lecesne, Laroche, Bertre, Potier, Greslis, Boucher, Chaumont, Jacquotin, *Têtevide*.

Imprimerie .	Marcel , Puntis , Laugier , Eberhart , Besson , Boulangée , Boyer , Jardin , Rivet , Véry , Dubois , Gransart , Marlet , Lethioux , Castera.

Noms des Membres composant l'Institut d'Egypte.

Mathématiques.	Les C.ens Andréossi , Bonaparte , Costas , Fourier , Girard , Lepère , Leroi , Malus , Monge , Nouet , Quesnot , Say.
Physique. . . .	Berthollet , Champy , Conté , Delille , Descostils , Desgenettes , Dolomieu , Dubois , Geoffroy , Savigny,
Economie-Politique. . . .	Cafarelli , Gloutier , Poussielgue , Sulkouski , Sucy , Tallien.
Littérature et Beaux-arts. . .	Denon , Dutertre , Norry , Parseval , Redouté , Rigel , Ventnre , Rigo , D. Raphael.

Nota. A la première assemblée , on nomma Monge président , Bonaparte vice-président , Fourier secrétaire , Costat adjoint.

SUR LA COLONNE DE POMPÉE.

Le petit nombre de mesures données jusqu'ici de la colonne de Pompée, et indiquées souvent de la manière la plus incertaine par les différens auteurs qui en ont parlé, nous a déterminés, avant de quitter Alexandrie, les citoyens Dutertre, Protin, Lepère et moi, d'en recueillir toutes les proportions. Le commandant du port, le citoyen Dumanoir, que nous avions engagé de nous en faciliter les moyens, en nous faisant préparer, à son bord, quelques moufles et quelques cordages, s'est empressé de seconder nos vues. Le 14 fructidor, à cinq heures du matin, nous nous rendîmes à ce monument, avec une escorte. Nous commençâmes notre opération par élever un cerf-volant (1) d'environ quatre pieds de haut, à l'attache duquel pendoit une seconde corde d'une longueur indéfinie, qui fut saisie par l'un de nous, lorsque le cerf-volant fut passé au-dessus et au-delà du chapiteau; de manière qu'en tirant cette corde, le cerf-volant descendit à terre, et fut ensuite séparé: nous eûmes une corde passée par-dessus le chapiteau de la colonne, comme par-dessus la circonférence d'une poulie. Cette première opération faite, on

(1) Ce moyen avoit été employé quelques années avant.

attacha à l'une des extrémités de cette corde, une seconde corde plus forte, qu'on substitua à la première, et à celle-ci une troisième capable de porter plus que le poids d'un homme. Un matelot fut enlevé sur le chapiteau ; son premier soin fut de jeter en bas un drapeau en fer battu, placé en cet endroit, en 1789 ? par Fauvel, artiste français : sur ce pavillon étoit indiquée la hauteur totale du monument, de 88 pieds 9 pouces. Lorsque le matelot eut attaché fortement les cordages autour des volutes d'angles, et placé avec soin une moufle, je m'assis sur un petit banc suspendu à la corde, et fus hissé aussitôt ; le citoyen Protin y monta ensuite, et nous mesurâmes ensemble toutes les parties du chapiteau. Pendant ce tems, les citoyens Lepère et Duterre prirent toutes les mesures de la base et du piédestal : nous prîmes ensuite une hauteur totale, qui, à 8 centimètres (3 pouces) près, répondoit à celle de Fauvel ; elle se trouva de 28 mètres 73 centim. (88 pieds 6 pouces). Il ne restoit plus qu'à mesurer les diamètres de la colonne à diverses hauteurs ; pour y parvenir, nous avions disposé une équerre d'environ 5 pieds de branches, avec une flèche mobile dans un coulisseau, partageant l'angle en deux, et pouvant, à volonté, s'avancer ou reculer pour toucher la circonférence à chaque station où l'on embrassoit horizontalement, avec l'équerre, le fût de la colonne ; au moyen de quoi, en considérant les hypothénuses de chacun des triangles que détermінoient les longueurs de la flèche comme côtés d'octogones, nous trouvions les divers cercles inscrits

à ces octogones, et par conséquent les diamètres. Pour opérer avec précision, celui qui se servoit de l'équerre aux diverses stations du fût, présentoit le niveau sur cette équerre, qu'on lui aidoit à placer horizontalement en baissant ou levant à volonté, du dessus de la colonne, les extrémités des deux branches où se trouvoient fixées deux cordes : par ces divers procédés, nous avons opéré avec la plus grande exactitude. Beaucoup de membres de la commission des arts ont été témoins de notre travail, et la plupart sont montés ensuite sur cet énorme chapiteau, sur lequel nous nous sommes trouvés jusqu'à six ou sept ensemble.

Il me reste un mot à ajouter sur la disposition, la division, les principales dimensions, la nature de la matière, les proportions et l'âge de ce monument.

Il est disposé sur une légère éminence, et placé sur un soubassement que les barbares ont dégradé : un noyau de 1 mètre 48 centimètres (4 pieds 6 p.) carrés lui sert de seul support ; ce noyau est formé d'un fragment de monument égyptien, qui paroît être de la nature du silex, et qui lui-même a été apporté en ce lieu, puisque les caractères hiéroglyphiques en sont renversés. En examinant attentivement cette dégradation commise sous le piédestal, on découvre que le tassement, réparti inégalement, a fait pencher la colonne de 21 cent. (8 pouces), et c'est sans doute à ce tassement qu'est due une profonde crevasse d'environ 4 m. 87 c. (15 pieds) de longueur dans la partie inférieure du fût.

Ce monument présente un ordre corinthien, et est divisé en quatre parties, piédestal, base, fût et chapiteau ; un cercle de 2 m. 2 c. (6 pieds 3 p.), de diamètre, et déprimé de 6 c. (2 pouces), feroit croire qu'il y a eu autrefois un socle dessus, portant peut-être la figure du héros à qui on avoit élevé cette colonne ; mais ceci n'est qu'une conjecture.

Le piédestal a de hauteur 3 m. 24 c. (10 pieds); la base, 1 m. 78 c. (5 pieds 6 p. 3 lig.); le fût, 20 m. 48 c. (63 pieds 1 p. 3 lig.) ; le chapiteau, 3 m. 21 c. (9 pieds 10 p. 6 lig.) ; le diamètre de la colonne est de 2 m. 70 c. (8 pieds 4 p.) dans sa partie inférieure, et de 2 m. 49 c. (7 pieds 2 p. 8 lig.) près de l'astragale : la hauteur totale, ainsi que je l'ai dit plus haut, est de 28 m. 73 c. (88 pieds 6 pouces) (1).

Toutes les parties du monument sont en granit thébaïque.

Quoique cet ordre soit en quelque sorte constitué corinthien par son chapiteau, il n'en a point les proportions grecques ; celle du fût se rapproche de l'ionique. Au reste, il est évident que les diverses parties qui le composent, sont d'âges différens : le fût, qui est d'un galbe admirable et d'un fort beau poli, excepté du côté du désert, qui a souffert par

---

(1) Le citoyen Cassas, qui publie en ce moment ses voyages en Egypte, en Syrie et en Dalmatie, m'a engagé de lui communiquer celles des mesures qu'il n'a pu prendre lui-même, afin de les mettre sur le dessin de ce monument, qui doit faire partie d'une de ses prochaines livraisons ; on verra que toutes les mesures qu'il a relevées diffèrent peu des nôtres.

les sables, paroît être fait de la main des Grecs, peut-être sous les Ptolomées : quant aux autres parties, elles sont évidemment inférieures. Les profils se rapprochent beaucoup de ceux du bas Empire chez les Romains. Le chapiteau n'est que grossièrement massé ; le piédestal est excessivement bas ; la couleur même du granit diffère de celle du fût. On peut donc conjecturer que ce fût, fait antérieurement aux autres parties, aura été réédifié à quelque époque extraordinaire. C'est vraisemblablement la plus grande colonne d'un seul morceau qui soit au monde. On doit beaucoup regretter qu'une inscription qui étoit sur l'une des faces du piédestal, ne soit plus lisible ; on seroit éclairé sur ce monument, que les auteurs attribuent, les uns à la mémoire de Pompée, d'autres à celle de Septime Sévère.

NOTA. La difficulté de représenter, sur le dessin de la cuve, la multitude de caractères et des figures, et d'en donner l'explication, m'a déterminé de n'en rapporter que les dimensions et le tracé des bandes verticales et transversales gravées dans la matière, et sur lesquelles sont distribué les caractères.

Il en est de même de l'obélisque par rapport aux caractères : j'ai seulement donné ses mesures, et fait voir qu'il a été brisé dans sa partie inférieure ; que pour le réédifier on s'est contenté de le caller en pierres irrégulières, et que le dé en granite sur lequel il porte, est lui-même établi sur trois dégrés en pierre, qui diffèrent de hauteurs et de saillies.

Quant aux pyramides, n'ayant pu les mesurer, je n'ai dit qu'un mot de leur construction. Il faut consulter Maillet pour les détails de ces monumens.

FIN.


BIBLIOTECA